

CHAPITRE XIII

ÉCOLES CHARITABLES DE LA ROCHELLE — INSTALLATION DES
FILLES DE LA SAGESSE A LA ROCHELLE — DERNIERS TRAVAUX
DU BIENHEUREUX — VOCATION DE MM. MULOT ET
VATEL — LEUR FORMATION A LA VIE APOSTOLIQUE

Pauvres, tressaillez d'allégresse,
Vivez contents, soyez en paix;
Vous vous amassez des richesses
Qu'on ne vous ravira jamais.
Voyez tomber à votre droite
Dix mille riches dans les feux;
Suivez pieds nus la voie étroite,
C'est par elle qu'on monte aux cieux.

Toute sa vie, le bienheureux de Montfort avait eu une prédilection pour les enfants. Un de ses principaux soins dans les missions, rapporte Clorivière, était de pourvoir les écoles de bons maîtres et de bonnes maîtresses; sa foi voyait dans les écoles les pépinières de l'Église, où l'enfance bien cultivée devenait propre à porter des fruits pour l'avenir.

A La Rochelle, le besoin de ces écoles se faisait vivement sentir. Errant sans surveillance à travers les rues de la ville, les pauvres enfants se livraient à mille désordres; ils étaient surtout exposés à tomber entre les mains des protestants, toujours à l'affût pour surprendre les âmes et les faire périr. Montfort, dont le grand cœur s'ouvrait à toutes les infortunes, résolut de porter remède à tout ce

mal, en élevant des écoles. L'entreprise, sans doute, était hérissée de difficultés; mais quelle œuvre de Dieu n'a pas les siennes? Le Bienheureux le savait mieux que tout autre; il savait aussi que rien ne peut arrêter un homme qui se défie de lui-même et ne compte que sur Dieu.

Monseigneur l'évêque, non seulement approuva le projet, mais promit de faire tous les frais des établissements. Il s'engagea même à subvenir aux besoins des maîtres et des maîtresses, car il tenait essentiellement à ce que les classes fussent gratuites, afin d'ôter aux parents tout prétexte de refuser l'instruction à leurs enfants. Sous un tel patronage, l'œuvre avança rapidement. Bientôt la maison des garçons fut en état de recevoir ses élèves. La maison des filles rencontra plus de difficultés et ne fut prête que plus tard.

Restait maintenant à pourvoir ces écoles de bons maîtres et de bonnes maîtresses. Ordinairement le saint prêtre faisait choix, pour cette importante fonction, de pieux laïques qui s'étaient fait remarquer par leurs talents et leurs vertus. Afin de rehausser leur prestige, et de leur faire porter plus de respect, il voulait, dit Grandet, que les hommes eussent un habit noir, au moins une soutanelle, et que les femmes fussent revêtues d'une grande cape qui les enveloppât de la tête aux pieds.

Au rapport de Clorivière, parmi le grand nombre de ceux qui étaient sous sa conduite, Montfort trouva facilement des hommes capables d'instruire les petits garçons et de les porter à la vertu. La mission qu'il leur confiait avait son mérite, exigeait un grand dévouement; mais on a vu, par la suite de cette histoire, que le Bienheureux missionnaire avait le don de communiquer aux autres la flamme de charité, dont son cœur était embrasé. Ces bons laïques acceptèrent avec bonheur le poste qui leur était confié. Comptant sur la promesse faite par Mgr de Champflour

de subvenir à leurs besoins, ils consentirent à ne recevoir aucune rétribution des familles, et à attendre pour le ciel la récompense de leurs travaux.

Quant aux maîtresses qui furent placées à la tête des écoles des filles, ce ne sont plus seulement des personnes du monde (les historiens nous le font bien remarquer), ce sont de vraies religieuses que Montfort a lui-même formées dans ce but, et qui s'appellent *Filles de la Sagesse*. L'évêque de La Rochelle avait manifesté la plus grande joie en apprenant l'existence de cette nouvelle Congrégation. Il insista vivement auprès du saint fondateur pour que Marie-Louise de Jésus vint à La Rochelle. Mais, par suite de nombreux obstacles, l'installation des Filles de la Sagesse dans cette ville fut retardée jusqu'à l'année 1715.

Montfort était avant tout missionnaire; aussi le vit-on bientôt reprendre ses courses apostoliques. Beaucoup de paroisses réclamaient sa venue, il préféra se rendre dans une paroisse qui ne le demandait pas. Fauras était bien digne d'exciter la pitié du saint prêtre. L'église, toute délabrée, offrait l'image d'une complète désolation; la sacristie ne contenait plus d'ornements sacrés. Les âmes étaient à l'avenant. A l'ignorance de la religion s'ajoutaient les vices les plus grossiers, l'égoïsme le plus abject. Pour tout logis, le Bienheureux et ses missionnaires ne purent trouver qu'un misérable galetas, où la neige pénétrait; ils furent forcés d'emprunter de l'argent, afin de se procurer de la nourriture. On voit que les habitants de Fauras étaient peu disposés à recevoir le bienfait de la mission. Mais bientôt, la grâce triompha de ces cœurs durs et farouches. Les mortifications, les prières, l'éloquence, surtout la bonté de Montfort, finirent par les gagner. Ce pauvre peuple, peu habitué à tant de dévouement, à tant de charité, accourut à l'église pour entendre

parler de Dieu. Les conversions se succédèrent; peu à peu la paroisse fut entièrement transformée. L'église, à son tour, bénéficia de la mission. Les néophytes se portèrent avec empressement à sa restauration; la sacristie fut pourvue d'ornements. Jésus et Marie étaient désormais les maîtres de Fauras.

L'île d'Aix eut ensuite le bonheur de posséder le saint missionnaire pendant quinze jours. Ce temps fut bien employé à la gloire de Dieu; personne ne résista à la grande grâce de la mission. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la passion de la pénitence que Montfort sut inspirer aux bons insulaires. Les soldats eux-mêmes s'armaient de rudes disciplines: ils se cachaient derrière l'église, pour se livrer sur leur corps à de sanglantes flagellations.

De là, nous voyons le Bienheureux se rendre à Saint-Laurent-de-la-Prée, qu'il évangélisa en même temps qu'une paroisse voisine. Deux abus criants régnaient alors dans ces paroisses. En certains temps de l'année, l'église était transformée en grange, et le cimetière en pâturage. On se figure avec quel zèle le saint missionnaire s'éleva contre ces profanations. Dieu bénit ses efforts. La maison du Seigneur et la cité des morts reçurent désormais le respect qui leur était dû.

La mission finie, Montfort accourut à La Rochelle, où l'attirait la grande œuvre qu'il avait fondée. Il constata avec satisfaction que l'école des garçons prospérait admirablement. Toute la ville bénissait Dieu d'un établissement si utile. On ne se lassait pas d'admirer la bonne conduite de ces chers enfants qui, après avoir été un fléau public, étaient devenus un véritable sujet d'édification. Heureux du résultat obtenu, le saint prêtre stimula les ouvriers qui travaillaient à l'école des filles et mit lui-même la main à l'œuvre.

Mais il ne pouvait vivre sans prêcher. Le 2 février, jour de la Purification, il célébra, dans l'église des Dominicains, les grandeurs de sa bonne Mère et Maitresse. Pendant qu'avec une ardeur toute séraphique, il traitait ce sujet si doux à son cœur, voilà que tout à coup son visage amaigri devint lumineux et fut entouré d'une auréole de gloire. Les assistants ne reconnaissaient plus le saint prédicateur qu'au son de la voix. Ainsi Marie avait voulu glorifier, dès cette vie, ce bon serviteur qui avait tant travaillé et souffert pour elle. En ce jour où l'on célébrait la Chandeleur, la fête des lumières, la Vierge bénie faisait rejaillir, sur le front du pauvre prêtre si méprisé, la clarté dont elle-même est entourée comme d'un vêtement. Elle le présentait au peuple chrétien comme une lumière pour la révélation des nations, *Lumen ad revelationem gentium*, comme un fidèle ministre de Dieu, éclairant les âmes de la sainte vérité. C'est ce que comprirent les heureux témoins de cette scène. Ils furent si profondément touchés, que, la grand-messe finie, ils restèrent tous à la messe du grand favori de Jésus et de Marie. Son autorité et son influence allèrent dès lors en grandissant. On venait en foule le consulter, tant sur les affaires temporelles que sur les choses spirituelles; tous ceux qui avaient le bonheur de le voir de près, s'en retournaient édifiés et charmés.

Une retraite, que le Bienheureux donna dans l'église des Sœurs de la Providence, marque un point important dans sa vie: la réception d'un prêtre dans sa Congrégation. Jusque-là, la Compagnie de Marie, qui comptait déjà plusieurs Frères coadjuteurs, ne possédait pas d'autre prêtre que son fondateur. L'heure est venue pour la Providence de montrer à Montfort que ses prières et ses mortifications n'ont pas été stériles. Le nouveau prêtre se nommait M. Vatel, Élève au Séminaire du Saint-Esprit, il y

avait connu notre Bienheureux, et, pendant quelque temps, avait eu l'intention de s'attacher à lui; mais, depuis, il avait renoncé à son dessein, se croyant appelé par Dieu à travailler dans les missions étrangères.

Pendant que M. Vatel se trouvait à La Rochelle, se disposant à s'embarquer, on lui apprit que Montfort prêchait une retraite dans l'église de la Providence. Aussitôt le jeune prêtre y courut, et arriva au moment du sermon. Au lieu de se livrer à l'action de la grâce, il se mit à étudier le mérite oratoire du saint prédicateur et trouva même qu'on l'avait un peu surfait, quand tout à coup le Bienheureux s'interrompit pour dire : « Il y a quelqu'un qui me résiste, je sens que la parole me revient; mais il ne m'échappera pas. » Vivement ému de ces paroles qui semblaient le viser, M. Vatel se hâta, le sermon fini, d'aller trouver Montfort. Celui-ci lisait une lettre. Levant alors les yeux sur le nouveau venu, il lui dit sans plus de préambule : « Bon, voilà un prêtre qui me manque de parole, le bon Dieu m'en envoie un autre. Il faut, Monsieur, que vous veniez avec moi, nous travaillerons ensemble. » M. Vatel eut beau faire des objections, alléguer des raisons diverses, Montfort, inflexible, ne voulut rien entendre. Mgr de Champflour, consulté sur cette question, engagea de toutes ses forces le jeune prêtre à s'adjoindre au saint missionnaire. Aller contre cette décision, contre cet ensemble d'événements, c'eût été résister à la Providence. M. Vatel le comprit; il résolut donc de demeurer avec Montfort. A peine eut-il donné son consentement, que son cœur ressentit une paix, une suavité inexprimables.

Ses débuts dans le ministère apostolique furent pleins de consolations. Il vit Taugon-la-Ronde accueillir le Bienheureux comme un ange de Dieu, recevoir ses paroles

comme des oracles, comme des ordres du ciel. Le bien opéré fut immense. Pour conserver les fruits de la mission, Montfort établit deux associations, qu'il établira également à Fontenay-le-Comte, à Saint-Pompain, à Saint-Laurent-sur-Sèvre : l'une de *Pénitents blancs*, qui faisaient profession de pénitence et de piété, l'autre de *Vierges*, qui avaient pour but principal d'imiter la Reine des vierges, et qui faisaient vœu de chasteté pour un an. Ces pieuses filles, au nombre de quarante, s'habillaient de blanc aux principales fêtes de Marie; elles se tenaient à l'église dans la chapelle du Rosaire, qui leur était réservée.

Au milieu de tant de travaux, le saint fondateur pensait à ses chères Filles de la Sagesse. Dès les premiers jours de la mission de Taugon, il leur avait envoyé le Fr. Jean pour hâter leur départ. La Sœur Marie-Louise de Jésus eut à vaincre bien des obstacles de la part d'une foule de personnages, notamment de sa mère et des administrateurs; mais, encouragée par son Père spirituel et par Catherine Brunet, plus forte au dernier moment, elle dit adieu à son pays, à sa famille, à ses pauvres, pour suivre la voie tracée par la Providence. L'établissement de La Rochelle devait être fondé sur la souffrance et la pauvreté. Rien n'était prêt pour recevoir les deux religieuses à leur arrivée. Pas de maison, pas de ressources. Elles durent s'estimer heureuses de trouver pendant un mois un asile chez une pauvre femme, qui ne put leur fournir que le strict nécessaire.

Une lettre de leur Bienheureux Père vint à propos les consoler et les fortifier. Lui-même, aussitôt après sa mission, accourut à La Rochelle, désireux de voir et de bénir la Communauté naissante. Les deux Sœurs l'attendaient au Petit-Plessis, maison de campagne située à un kilomètre de la ville. « C'est vous, dit-il à Marie-Louise, que

Dieu a choisie pour être à la tête de la petite Communauté qui ne fait encore que de naître.... Il faut avoir beaucoup de fermeté, mais la douceur doit l'emporter sur tout le reste.... Voyez, ma fille, voyez cette poule qui a sous ses ailes ses petits poussins; avec quelle attention elle en prend soin! Avec quelle bonté elle les affectionne! Eh bien! c'est ainsi que vous devez faire et vous comporter avec toutes les filles dont vous allez désormais être la mère. »

Du Petit-Plessis, Montfort conduisit les deux religieuses à son ermitage de Saint-Éloi; chemin faisant, il rappela à Marie-Louise la prédiction faite dix ans auparavant et qui se trouvait enfin réalisée. « Ma fille, vous souvenez-vous qu'étant à Poitiers, lorsque je quittai l'hôpital, vous laissant entre les bras de la divine Providence, dans l'embarras du gouvernement de cette maison, seule, sans secours, sans appui, vous me témoignâtes votre peine, croyant voir écrouler par là tout l'établissement des Filles de la Sagesse? Je vous dis à cette occasion que, quand il n'y aurait de Filles de la Sagesse que dans dix ans, la volonté de Dieu serait remplie et ses desseins accomplis. Eh bien! comptez; vous verrez qu'il y a actuellement dix ans que je vous le disais. »

Comme Marie-Louise manifestait son regret d'avoir abandonné l'hôpital de Poitiers, où elle faisait tant de bien : « Consollez-vous, ma fille, lui dit le Bienheureux, tout n'est pas perdu pour cet hôpital, on vous y redemandera; vous y retournerez et vous y demeurerez. » Cette prophétie demeura gravée dans la mémoire de la pieuse supérieure, qui eut le bonheur d'en voir l'accomplissement.

Le lendemain de cette entrevue, le saint prêtre partit pour Saint-Amand-sur-Sèvre, où il voulait ouvrir une mission le Vendredi-Saint. Ces rudes travaux, continués

sans trêve ni relâche, épuisèrent ses forces. Déjà il entendait cette réponse de la mort dont parle saint Paul. Ce n'était plus le robuste missionnaire d'autrefois : pâle, amaigri, défait, il s'avancait rapidement vers le terme, où aboutit fatalement toute vie humaine. Mais, à mesure que la mort approche, Dieu se plaît à manifester la sainteté de son bon et fidèle serviteur. Montfort récite un Évangile sur les malades et ils sont guéris. Parlant en plein air à une immense multitude, il se fait entendre même de ceux qui sont hors de la portée de sa voix. Son autorité, son ascendant sur les peuples sont si grands, qu'on ne peut rien lui refuser. A peine parle-t-il, que les hommes viennent se mettre à sa disposition pour exécuter les plus pénibles travaux.

Après quelques jours de repos à la Séguinière, auprès de Notre-Dame de Toute Patience, le Bienheureux donna une mission à Mervent. L'église était dans un état si pitoyable, qu'il ne put s'empêcher de pleurer en y entrant. Mais bientôt, éclairés par le saint missionnaire, les paroissiens comprirent leur faute de laisser, dans un tel délabrement, la maison sacrée, où habitait leur bon Sauveur. En même temps qu'ils purifiaient et embellissaient leurs âmes, ils tinrent à honneur de réparer leur église pour la rendre moins indigne de son Hôte divin.

La solitude possède un charme secret qui attire tous les saints. Montfort, qui l'avait toujours aimée, se sentait encore plus porté vers elle, depuis qu'il sentait sa fin prochaine. Pour méditer à son aise sur les années éternelles, pour se préparer à paraître devant son Juge, il se retira dans la forêt de Mervent; là, il se choisit pour demeure une grotte placée entre deux collines, au bord d'une petite rivière. Grâce au concours actif des habitants de la contrée, le nouvel ermitage fut bientôt prêt. Qui nous dira

les merveilles de grâce dont cette modeste grotte fut le théâtre! Quels doux entretiens entre Montfort et Jésus Crucifié, entre le serviteur de Marie et sa sainte Maîtresse!

Toutefois, si grandes que fussent au cœur du Bienheureux les douceurs du commerce divin, il dut s'y arracher pour travailler au salut des âmes. L'œuvre de la Sagesse l'appelait à La Rochelle. Avant de descendre dans la tombe, le pieux fondateur voulait donner à ses Filles une règle, qui maintiendrait leur Congrégation dans la ferveur, qui la ferait vivre de sa vie propre. Dans ce but, il se retira dans l'ermitage de Saint-Éloi; là, travaillant sous l'œil de Dieu, puisant des lumières dans le Cœur de celui qui s'est appelé la Vérité, priant continuellement Notre-Dame de la Sagesse, il composa ces règles admirables, dont un saint et savant religieux a dit : *Quiconque les gardera sera un ange*. Marie-Louise de Jésus accepta avec respect et reconnaissance ce don qu'elle regardait comme un présent du ciel. Le Bienheureux lui dit : « Recevez, ma fille, cette règle; observez-la et faites-la observer à celles qui seront sous vos ordres. »

Comme un père aime à voir ses enfants, à constater leurs progrès dans la science et la vertu, ainsi Montfort s'intéressait à la conduite de ses Filles, multipliant ses visites, leur prodiguant ses encouragements et ses conseils. Son bonheur fut grand de les voir prospérer, d'entendre partout leur éloge. Un jour, des petites filles, qui passaient auprès de lui, se disaient entre elles : « Nous allons à l'école chez les Filles de la Sagesse. » Cette parole le ravit. « Quel beau nom! disait-il à ses religieuses; quelle gloire pour vous, si vous avez soin d'en remplir la signification! » Une autre fois, leur parlant de Dieu, le saint prêtre s'arrêta tout à coup, comme en extase; puis il reprit son discours, disant d'un ton inspiré : « O mes

Filles, que Dieu m'a fait connaître à l'instant de grandes choses! je vois, mes chères Filles, dans les secrets de Dieu, une pépinière de Filles de la Sagesse. » Ces paroles prophétiques furent comme les derniers adieux de Montfort à ses religieuses. Les enfants et le père ne devaient plus se revoir en ce monde.

Toujours infatigable, l'homme de Dieu commença une mission à Fontenay-le-Comte, le 25 août 1715. On avait tant répandu de calomnies sur son compte, que, contre son habitude, il crut devoir faire son apologie à l'ouverture des exercices. Bientôt toutes les sympathies lui furent acquises. Comme l'église se trouvait trop petite, la mission fut d'abord prêchée aux femmes. Tout allait admirablement, Dieu bénissait visiblement les travaux de son serviteur, quand le démon, jaloux, vint semer la discorde dans les âmes. Les soldats de la garnison, sur le point de quitter Fontenay, avaient obtenu la faveur de suivre la mission des femmes. Leur empressement à assister aux exercices, leur recueillement, leur ferveur édifiaient toute la ville. Un soir, leur commandant, M. du Ménis, vint lui aussi à l'église; mais, loin d'imiter la modestie et la piété de ses soldats, il entra son chapeau sur la tête, puis se plaça auprès du bénitier dans une position peu décente. Comment notre Bienheureux, dévoré de zèle pour la maison du Seigneur, aurait-il pu tolérer ce sans-gêne? Il va droit au malencontreux personnage, essaye, par des paroles douces et fermes, de le rappeler aux convenances. Peine perdue. L'officier, blessé dans son amour-propre, est saisi d'une violente colère. Le blasphème à la bouche, il se jette sur Montfort, le serre à la gorge à l'étouffer, l'accable de mauvais traitements. Soudain, les femmes terrifiées voient une épée briller au-dessus de Montfort. C'en était fait de leur missionnaire, si, surmontant alors

leur timidité naturelle, elles n'étaient accourues pour le délivrer. On comprend que le Bienheureux fut enchanté de la bonne croix qu'il venait de recevoir. Toutefois, son cœur éprouva une véritable douleur de voir l'œuvre de Dieu compromise. Les soldats, en effet, prenant le parti de leur chef, ne vinrent plus aux exercices de la mission; d'admirateurs de Montfort, ils étaient devenus ses ennemis acharnés. Heureusement, les autres habitants de Fontenay consolèrent le Bienheureux de cette triste défection. Là, comme partout, la croix, aimant divin, sut attirer les bénédictions du ciel.

Les travaux terminés, le saint missionnaire prit quelques jours de repos à l'ermitage de Mervent, puis revint à Fontenay donner une retraite dans l'église des religieuses de Notre-Dame. Pendant qu'il édifiait ces pieuses filles, toutes dévouées au culte de Marie, cette bonne Mère lui envoya un compagnon d'apostolat. C'était M. Mulot, vicaire à Soullans, celui-là même qui devait succéder à Montfort dans le gouvernement de sa Compagnie. Des infirmités précoces l'avaient contraint à prendre du repos chez son frère, curé de Saint-Pompain. Les merveilles, qu'on racontait du Bienheureux, avaient inspiré à ce jeune prêtre un vif désir de le voir. Aussi fit-il toutes sortes d'instances auprès de son frère pour obtenir que l'homme de Dieu prêchât une mission à Saint-Pompain. La réponse favorable obtenue, il ne voulut céder à aucun autre le soin de faire l'invitation.

Montfort accueillit avec bonté son visiteur, l'invita à dîner, et, tout le temps du repas, le charma par son exquise politesse, par sa douce amabilité. M. Mulot exposa le motif de sa venue, mais tout d'abord, malgré son éloquence, il ne put rien obtenir. Déçu dans ses espérances, il se préparait à retourner à Saint-Pompain, quand le

Bienheureux, le regardant fixement, lui dit d'un ton ferme : « Si vous voulez me suivre et travailler avec moi le reste de vos jours, j'irai chez votre frère, autrement non. » M. Mulot alléguait modestement ses infirmités, qui lui rendaient tout travail impossible. « N'importe, Monsieur, répliqua Montfort, toutes ces infirmités ne m'empêcheront pas de vous dire, comme Notre-Seigneur à saint Matthieu : *Suivez-moi*. Sa volonté est que vous me suiviez; tous vos maux s'évanouiront lorsque vous aurez commencé à travailler au salut des âmes; il faut faire un coup d'essai à la mission que je vais donner à Vouvant. Si vous y consentez, je consens moi-même à aller à Saint-Pompain. » Cet étrange contrat fut conclu séance tenante. M. Mulot n'eut pas plus tôt repris les fonctions du ministère, qu'il sentit son mal le quitter et ses forces renaître.

Montfort témoigna jusqu'à la mort une grande affection à son nouveau disciple; il le choisit pour son confesseur et voulut être assisté par lui au moment suprême. « Ce fut aussi sur lui, dit le P. Besnard, que Montfort jeta les yeux pour le mettre à la tête de sa Compagnie de missionnaires : glorieuse et pénible charge, qu'il a remplie pendant plus de trente ans, et dans l'exercice de laquelle il a terminé sa vie. Il mourut, comme son Père, pendant une mission, à Questembert, diocèse de Vannes, le 12 mai 1749. Il avait donné plus de 220 missions. »

La première mission, à laquelle travailla M. Mulot, n'était pas faite pour lui donner le goût du ministère apostolique. Vouvant était une triste paroisse, en proie à d'affreux désordres; elle ne fit que justifier sa mauvaise réputation, en repoussant la grâce que les missionnaires lui apportaient au nom de Dieu. En vain Montfort employait-il tour à tour les moyens que lui suggérait son zèle, en vain essayait-il de gagner ces cœurs durs par la douceur,

ou de les effrayer par les menaces de la colère divine ; le seul résultat fut de les irriter. Les ingrats payèrent par des injures, par de mauvais traitements, la charité du saint missionnaire.

La paroisse de Saint-Pompain dédommagea amplement les ouvriers évangéliques de leur insuccès de Vouvant. Donnant l'exemple d'une conversion sincère, le fermier général du seigneur déposa la haine déjà ancienne, qu'il nourrissait contre son curé, et se réconcilia avec lui. Le curé lui-même trouva, dans la grâce de la mission et dans le commerce intime qu'il entretenait avec l'homme de Dieu, la résolution et la force de mener une vie plus intérieure, plus unie à Jésus-Christ. Dès lors, ses paroissiens eurent en lui le modèle des pasteurs, uniquement soucieux de sa perfection et du salut des âmes. Saint-Pompain fut entièrement renouvelé. L'ivrognerie et la débauche disparurent chez les hommes ; les jeunes filles reprirent la modestie et la piété qui conviennent si bien à leur sexe. Les danses publiques, les foires, les assemblées du dimanche, furent abolies ; les heureux convertis, abandonnant les plaisirs mondains, se portèrent avec empressement à célébrer les fêtes de l'Église. La mission de Saint-Pompain, commencée vers la mi-décembre 1715, se termina à la fin de janvier 1716 par une procession qui escorta le Bienheureux jusqu'à Villiers-en-Plaine.

Cette dernière paroisse donna au saint missionnaire de grandes consolations. Il est vrai que le seigneur et la dame du lieu, M. et M^{me} d'Orion, donnèrent l'exemple à leurs administrés. A cause des bruits singuliers qui couraient sur Montfort, la dame avait d'abord hésité à suivre la mission ; mais, craignant de scandaliser le peuple, elle alla à l'église plutôt par curiosité que par piété, avec l'intention d'examiner avec soin ce qu'elle appelait « les

mômeries du missionnaire, pour en rire dans la suite. » Sa belle-mère avait donné l'hospitalité aux ouvriers évangéliques pour tout le temps de leur séjour à Villiers. M^{me} d'Orion put donc étudier le Bienheureux de près et à loisir. Comme il ressemblait peu au portrait tracé par la haine ! Était-ce donc là ce prêtre si décrié ? On l'avait dépeint comme un homme ridicule, extravagant, indiscret ; elle voyait un prêtre d'une rare modestie, d'une exquise politesse, d'un bon sens remarquable, plein de respect pour les grands, de bienveillance pour les petits. Loin d'être un censeur impitoyable pour les moindres fautes, il lui apparaissait comme un bon père, indulgent aux faiblesses d'autrui, toujours souriant, toujours affable, même dans les réprimandes qu'il se croyait obligé de lui faire. En vraie fille d'Ève, la bonne dame trouva le moyen de pénétrer dans la chambre du Bienheureux, pendant son absence, et découvrit ses instruments de pénitence. Au mépris succéda bientôt une véritable admiration.

Dieu lui-même se plut à manifester la sainteté de son serviteur. Un jour, Montfort fut ravi en extase ; on le vit, les bras en croix, suspendu de deux pieds au-dessus de la terre. Une autre fois, lisant dans l'avenir, il annonça l'époque de sa mort : « Je mourrai, dit-il, avant que l'année soit finie. »